

# L'effort vers la ressemblance : la dualité héréditaire dans *Le Docteur Pascal* d'Émile Zola

Martina DÍAZ CORNIDE  
Département de Langue et de Littérature françaises modernes  
Université de Genève  
martina.diaz@unige.ch

Recibido: 30/09/2011  
Aceptado: 23/02/2012

## Résumé

*Le Docteur Pascal* d'Émile Zola clôt les *Rougon-Macquart* en 1893 ; il réanime la question de l'appartenance héréditaire à la famille tarée, au cœur de tout le cycle de l'écrivain naturaliste. Pascal est un double de l'auteur, puisqu'il a étudié pendant vingt ans ses parents, dont les dossiers sont conservés dans une armoire fermée. Pour être garant de la scientificité de l'entreprise, il se doit d'être exempté de la fêlure héréditaire. Mais lui aussi va, dans ce texte, être pris de délire, et se demander à qui il ressemble. L'expérimentation du docteur s'évanouit alors dans l'acceptation de la folie vitale, du passé enfoui en soi et de la continuation d'une dualité inhérente à notre être, pour le meilleur et pour le pire. C'est sur cette ambivalence d'un médecin fou que l'on souhaite s'interroger, en revenant sur les théories héréditaires qui ont inspiré Zola.

**Mots clés:** Zola, hérédité, folie, théorie médicale.

## El esfuerzo hacia la semejanza: la dualidad hereditaria en *Le Docteur Pascal* de Émile Zola

## Resumen

Con *Le Docteur Pascal* de Émile Zola finaliza en 1893 el ciclo naturalista de los *Rougon-Macquart*. En esta novela surge por última vez la cuestión de la pertenencia hereditaria a una familia tarada. Pascal se perfila como un doble del escritor, ya que ha estudiado durante veinte años a sus parientes, cuyos expedientes conserva en un armario cerrado. Para garantizar el carácter científico de su investigación, el médico debe estar exento de la mancha hereditaria. Pero Pascal también va a padecer, en esta novela, una crisis de locura: intentará descubrir entonces a quién se parece. La experimentación del médico se termina con la aceptación de la dualidad inherente a nuestro ser. El siguiente estudio propone, a partir de las teorías médicas que inspiraron a Zola, descubrir qué conclusiones se pueden extraer del hecho de que, en la última novela del ciclo, la autoridad médica sufra también de locura.

**Palabras clave:** Zola, herencia, locura, teoría medical.

## Striving towards Resemblance: Inherited Duality in Émile Zola's *Le Docteur Pascal*

### Abstract

Émile Zola's *Le Docteur Pascal* closes the naturalistic cycle *Rougon-Macquart* in 1893. In this novel, the question of belonging to an insane family is raised once again. Pascal is a reflection of the writer, for he has been studying his family for twenty years, a family whose dossiers he continues to keep in a closed cupboard. To guarantee the scientific quality of his investigations, the doctor has to be exempt from the hereditary mark. But he suffers a crisis of madness, and seeks to discover whom he resembles. The experiment ends with the acceptance of the inherent duality of our being. In this paper I study the medical theories that inspired Zola, and the paradox of the medical authority, which will eventually turn mad.

**Key words:** Zola, heredity, madness, medical theory.

### Referencia normalizada

Díaz Cornide, M., (2012) "L'effort vers la ressemblance : la dualité héréditaire dans *Le Docteur Pascal* d'Émile Zola". *Thélème*, Vol. 27, 147-160.

**Sumario:** La perpétuation d'une dualité. Le cas Pascal.

Zola écrit dans ses notes préparatoires aux futurs *Rougon-Macquart*, en 1868, que « les sciences doivent être représentées quelque part, - souvent, comme une voix générale de l'œuvre » (Zola, 1967 : 1735). Si dans *la Fortune des Rougon* les théories médicales sous-jacentes au cycle romanesque sont esquissées, l'écrivain a rapidement songé à refermer l'œuvre par un roman, « sorte de résumé où l'idée scientifique et l'idée philosophique de l'ensemble seraient nettement indiquées » (Oswald, 2001 : 121). Alors que *La Débâcle* constitue la fin de l'histoire sociale de la famille, *Le Docteur Pascal* en est sans doute la clôture naturelle ; et Zola a dû se livrer à « beaucoup d'études, d'investigations, de recherches, pour que ce dernier livre de la série des *Rougon-Macquart* eût un lien avec les autres... pour que l'œuvre eût quelque chose de *l'anneau du serpent qui se mord la queue* », confessa-t-il à Edmond de Goncourt en avril 1893. Le dernier roman est ainsi à la fois un retour aux origines du cycle et l'incarnation, à travers la figure du médecin, d'une nouvelle esthétique dépassant le roman expérimental professé en 1880.

Zola tente de procéder scientifiquement dans sa série, conformément aux étapes épistémologiques préconisées par Claude Bernard : il émet d'abord une hypothèse dans la « Préface » de *La Fortune des Rougon*, selon laquelle les individus d'une même famille « paraissent, au premier coup d'œil, profondément dissemblables, mais [l'analyse les] montre intimement liés les uns aux autres » (Zola, 1981 : 23). L'expérience devrait vérifier ce principe, et l'énoncer ensuite sous forme de loi naturelle. Telle est la tâche du *Docteur Pascal* : rappeler les faits, les confirmer et formuler les principes qui sous-tendent l'ensemble de la famille, ceux de l'hérédité et de l'influence du milieu.

La structure foncièrement cyclique du dernier roman des *Rougon-Macquart* rend cependant l'expérience tautologique : les personnages sont déjà prédéterminés par des tares que le milieu ne fait que développer. Partant de la souche commune, Adélaïde Fouque, la névrose originelle se faufile dans chaque nouvel être selon les lois de l'hérédité, reproduisant la même fêlure : la race s'épuise alors dans cette répétition d'elle-même. La famille (et donc l'humanité, dont elle est un spécimen) est toutefois dichotomisée. Constituée d'êtres dégénérés, elle crée en outre, par la mystérieuse loi d'innéité, des individus sains échappant à la fatalité de la transmission héréditaire et pouvant régénérer l'espèce décadente. A cette humanité divisée correspond par analogie une dualité immanente à l'homme, puisque ce dernier reçoit les éléments de son existence de deux individus, son père et sa mère, qui peuvent se combiner différemment. Le psychisme est ainsi scindé entre des tendances opposées, infléchies ou confirmées par le milieu, contre lesquelles le sujet doit lutter.

C'est cette loi d'innéité, cet espoir d'échapper à sa famille que vient ébranler le dernier volume à travers la figure de Pascal. En effet le médecin a le courage d'avoir des dossiers sur sa famille parce que lui-même se dit être exempt de la tare. Il serait donc un cas exceptionnel de non-ressemblance aux siens. Toutefois, les membres d'une famille ne se ressemblent-ils pas tous, comme l'affirme l'hypothèse initiale ? Comment conserver alors l'exceptionnalité héréditaire du médecin ? Or, si Pascal est fou comme ses parents, c'est toute la validité scientifique de son entreprise qui pourrait être remise en question. Il s'agira donc d'interroger, dans les pages qui suivent, la question de la différence héréditaire au sein du *Docteur Pascal*, afin de saisir quelles implications tirer d'un roman où l'instance médicale vacille au moment même de la conclusion d'une expérimentation échelonnée sur vingt romans.

### La perpétuation d'une dualité

Pascal affirme que les sciences sont un domaine, en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, « où l'imagination reste maîtresse, elles sont le domaine des poètes autant que savants ! Les poètes vont en pionniers, à l'avant-garde » (Zola, 2004 : 189). Mais si le roman a un rôle intuitif dans le progrès, s'occupant de la marge résidant entre le connu et l'inconnu, l'art expérimental, tel que le conçoit Zola en 1880, doit toutefois être au fait des dernières découvertes scientifiques : « Ainsi, dans notre roman expérimental, nous pourrions très bien risquer des hypothèses sur les questions d'hérédité et sur l'influence des milieux, après avoir respecté tout ce que la science sait aujourd'hui sur la matière » (Zola, 2006 : 88). Les théories de l'hérédité, développées notamment avec le *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle* de Lucas et le *Traité des dégénérescences* de Morel, dominant la pensée médicale en France jusqu'à l'essor de la psychanalyse ; elles orientent la rédaction des *Rougon-Macquart* et sont relayées au sein du *Docteur Pascal* par le personnage éponyme.

Pascal est d'abord convaincu que l'hérédité reste latente dans chaque individu, qu'elle s'actualise ou non. Chaque être recevrait à proportions égales une partie de

ses parents : somme de deux identités, l'individu est donc essentiellement double. Pascal imagine ainsi une humanité se dédoublant sans cesse à l'infini, à partir d'une source commune, identifiée dans un premier temps à la tante Adélaïde mais remontant bien plus loin. Chaque être étant le miroir d'autrui, le monde serait ainsi peuplé de doubles conformes à leur dualité originelle, mais tirant leur spécificité de la combinaison variée des schèmes hérités. Dans cet univers spéculaire, les individus ne se distingueraient au fond pas radicalement les uns des autres, ne reconnaissant dans autrui que des doubles plus ou moins fragmentaires d'eux-mêmes. La procréation serait ainsi bien plus une *re*-création de soi.

Le savant a accumulé à ce sujet, pendant plus de vingt ans, un « amas considérable d'observations ». Mais « la difficulté commence » quand il s'agit d'expliquer ces faits. Pascal voyage alors de théorie en théorie, comme dans un espace de rêverie : « il était parti » du double principe d'imitation et d'innovation, « était donc allé des gemmules de Darwin, [...] en passant par les stirpes de Galton » avant d'aboutir finalement à des questions sans réponses, à « l'infini de mystère » qui ne lui laisse concevoir que des hypothèses (Zola, 2004 : 87-90). Il est donc réduit à ne donner que des formulations négatives et réductrices de ce qu'est la vie : « La vie n'est qu'un mouvement », « la vie n'avait d'autre instrument que l'hérédité » et « il n'y a, dans le monde, pas d'autre volonté que cette force qui pousse tout à la vie » (Zola, 2004 : 91, 93, 102). Mais par la négation grammaticale, la définition trahit toute son incertitude et son *in-définition* qui fait vaciller toute la taxinomie de l'hérédité, incapable de déterminer mathématiquement ce qu'est la force ou le vouloir-vivre du monde.

L'arbre *généa-logique* butte donc contre la réalité vivante qui « presque à chaque coup, démentait la théorie ». Chaque enfant devrait théoriquement ressembler identiquement à ses parents, ce potentiel se divisant proportionnellement selon les multiples de deux à chaque génération ; mais alors comment expliquer la ressemblance si frappante de Charles et d'Adélaïde, alors que le petit ne devrait avoir qu'un seizième du sang de l'aïeule ? « L'inattendu, le prodigieux n'était-ce point que la ressemblance ne fût pas complète, mathématique, des parents aux enfants ? » (Zola, 2004 : 91). La théorie de l'hérédité serait vraie dans l'absolu ; mais les contingences de la vie, le milieu, bousculent ses lois. « L'hérédité, au lieu d'être la ressemblance, n'était que l'effort vers la ressemblance, contrarié par les circonstances et le milieu » (Zola, 2004 : 91).

A cette volonté d'enfermer d'abord la vie dans des représentations arborescentes s'oppose ensuite l'affirmation d'une vie transcendante épistémologiquement qui ne pourra jamais être connue et « [...] dont la source même, le jaillissement semble devoir à jamais nous échapper » (Zola, 2004 : 91). Le projet médical de Pascal passera alors d'un cri négatif (« Ah ! ne plus être malade, ne plus souffrir, mourir le moins possible ») à l'affirmation d'une volonté de vivre l'existence nonobstant son mystère et sa douleur : « Oui ! vivre toute la vie, la vivre et la souffrir toute, sans rébellion » (Zola, 2004 : 88, 443). Le médecin dépassera donc la volonté de cloisonner les faits dans des tableaux et abandonnera les théories prédéterminées incapables de cerner le foisonnement de la nature. De naturaliste classificateur, il de-

viendra « médecin philosophe » (Zola, 2004 : 420), ne cherchant plus à diriger les faits comme le souhaitait encore le Zola du *Roman expérimental*, mais les admettant dans leur spontanéité insaisissable.

La vision totalisatrice d'un Lucas, aspirant à un système explicatif global, est par conséquent déplacée chez Zola. Certes, les théories de l'hérédité proposent un principe promettant d'unifier son œuvre grandiose, d'achever une architecture cohérente. Mais le romancier, en se réappropriant les textes médicaux, déplace cette vision globalisante du point de vue du contenu à celui de la forme : c'est l'organisation des *Rougon-Macquart* qui forme un système, et non point les théories esquissées dans les romans. En effet l'hérédité racontée par Pascal à Clotilde, dans une nuit chaude de séduction, dépasse l'affirmation première d'un arbre généalogique qui serait « un document si définitif et si total, où il n'y a pas un trou » : il évoque « quelle comédie et quelle tragédie humaines colossales [seraient] à écrire » avant de se mettre à « conter » la famille, finissant « hors d'haleine, épuisé d'un tel souffle démesuré, à travers cette humanité vivante » (Zola, 2004 : 185, 189, 199). À l'observation mathématique de l'hérédité succède une narration de la famille et un discours métaphorique où dominent les références végétales et naturelles. L'arbre généalogique se transpose dans le langage : les Rougon-Macquart ne sont qu'« un brin d'herbe, au milieu de la forêt humaine, colossale et noire, dont les peuples sont les grands chênes séculaires » (Zola, 2004 : 205). La vision de l'hérédité devient alors cosmique, poétisée. La science taxinomique héréditaire se mue en une vision déplaçant l'origine de l'homme dans la « nuit des temps ». La scène de la lecture de l'arbre généalogique se déroule d'ailleurs la nuit, « dans cette passion du savoir, sans besoin de sommeil, en dehors du temps et des lieux » (Zola, 2004 : 183). L'absence de cadre spatio-temporel est en outre réitérée à la fin de la scène, avant le réveil dans la demi-nudité : « la nuit entière s'était écoulée à cette terrible leçon de vie, sans que ni Pascal ni Clotilde eussent conscience du lieu où ils étaient, ni du temps qui fuyait » (Zola, 2004 : 214). L'arbre généalogique, et donc l'histoire de l'humanité, sont atemporels et universaux, dévoilant la face obscure – nocturne – de l'espèce.

À une description syntagmatique de la science analysant le progrès linéaire de l'humanité s'oppose donc chez Zola une vision en profondeur des espèces : « [Les familles] plongent, au-delà de l'ancêtre commun, à travers les couches insondables des races qui ont vécu, jusqu'au premier être » (Zola, 2004 : 205). Les théories de Lucas permettent donc à l'écrivain de jouer avec les ressemblances et les différences retranscrites dans les arbres généalogiques – et de les transposer dans la narration. La vie ne se laisse pas définir dans des classements : elle renverse les calculs mathématiques de répartition génétique. Dans la fécondité d'un verbe qui fleurit de métaphores louant sa force, la vie est mise à nue dans une scène de séduction ; elle est le transcendantal vers lequel tend indéfiniment l'asymptote scientifique, remontant à un type originel.

Car Zola se rapproche par ailleurs de la conception de l'humanité de Bénédicte Morel. Ce dernier postule en effet une dérive de notre espèce depuis la Chute, écartée de l'archétype adamique et sain. La dégénérescence est tant sociale que

physique : la vie moderne des ouvriers, leurs abus de l'alcool ou la malnutrition accentuent un capital physiologique déjà entamé, aboutissant en fin de compte à l'imbécillité ou à la stérilité de la race. L'humanité se scinde derechef entre individus sains et dégénérés, ces derniers étant « l'obstacle le plus grand [au] progrès » (Morel, 1857 : 6). Zola reprend dans le roman cette division du corps social en parties saines et corrompues. Pascal évoque en effet « toute une France malade à refaire [...] [où] il y a des éléments pourris » (Zola, 2004 : 199). Ainsi le médecin reconnaît tout d'abord la dégénérescence : « Certes, oui, reprit-il à demi-voix, les races dégènèrent. [...] Mais il ne faut jamais désespérer, les familles sont l'éternel devenir » (Zola, 2004 : 205). Pascal s'éloigne ensuite de la rhétorique alarmiste d'un Morel : il croit quant à lui à une auto-régénération, « à la vie qui élimine sans cesse les corps nuisibles, qui refait de la chair pour boucher les blessures, qui marche quand même à la santé » (Zola, 2004 : 174).

On voit ici toute une rhétorique à l'œuvre dans le roman. Dans un premier temps, le médecin constate à « demi-voix » cette humanité divisée que contamine une partie pourrie ; cependant dans un deuxième temps, une foi dans l'avenir est exprimée dans des métaphores et dans une syntaxe qui se déploie : « et elles [les familles] pousseront sans fin, elles s'étaleront, se ramifieront à l'infini, au fond des âges futurs... » (Zola, 2004 : 174). Cette ambiguïté se retrouve dans le groupe prépositionnel « malgré tout » intervenant à plusieurs reprises pour remarquer que nonobstant l'ignominie de la vie, Pascal y croit. Ainsi, Clotilde s'avoue « qu'il tentait là une œuvre immense. Malgré tout, c'était un cri de santé, d'espoir... » ; « le regard ne voyait plus que cette continuelle lutte, et beaucoup de bien malgré tout, s'il y avait beaucoup de mal » (Zola, 2004 : 212, 214). Cet espoir que professe Pascal ne prend pied que dans la souffrance qui lui est antérieure et lui sert de sol. La dégénérescence est peut-être au fondement même de l'homme, mais le médecin veut croire à sa rédemption – *malgré tout* ce qu'il sait.

Dans le délitement général de l'espèce, la visée médicale de Pascal tâche dans un premier temps d'endiguer cette évolution fatale par la fortification des génétiques affaiblies. Le médecin recherche ardemment cette « panacée universelle » qui rendrait « même des heures de lucidité aux fous » (Zola, 2004 : 97). Il tâche alors de « réparer par le semblable » (Zola, 2004 : 95), en injectant de la substance nerveuse à ses patients. A nouveau donc, dans cet univers mimétique où tous les éléments se reflètent dans leurs doubles, le traitement se fait par l'identique. Mais cette répétition du même n'aboutit pas thérapeutiquement parce qu'elle renferme l'organisme dans la répétition de soi, dans le retour de la dégénérescence et de la tare inhérente aux cellules nerveuses. L'impossibilité d'éliminer les membres corrompus de la société est atténuée cependant par le constat que la dégénérescence s'atténue d'elle-même, qu'elle peut être révoquée grâce à l'apport d'un matériau génétique extérieur à la famille par les unions :

Chaque mariage apporte d'autres éléments, bons ou mauvais, dont l'effet est quand même d'empêcher la dégénérescence mathématique et progressive. Les brèches sont réparées, les tares s'effacent, un équilibre fatal se rétablit au bout de quelques générations, et c'est l'homme moyen

qui finit toujours par en sortir, l'humanité vague, obstinée à son labeur mystérieux, en marche vers son but ignoré (Zola, 2004 : 205).

Si intervenir sur la nature échoue, Pascal préconise finalement une épuration de la race par la création d'un être débarrassé de toute impureté – différent des autres. Ce messie fondera une nouvelle humanité vigoureuse, selon les principes mêmes de la reproduction mimétique. Tel est l'enjeu de l'enfant de l'oncle et de sa nièce, prétendument indiqué pour être ce prototype, à cause de la supposée innéité de Pascal et de l'immaculation de Clotilde, sauvée par le milieu de la Souléiade – mais que Pascal dit pourtant être « comme les autres » (Zola, 2004 : 103).

Cet espoir d'un enfant qui naîtrait sain de Pascal et de Clotilde est d'autant plus étonnant que Zola, lors de ses lectures de Lucas, prévient à plusieurs reprises des dangers encourus lors de mariages consanguins. Dans cet inceste, dans cette union de deux Rougon l'on retrouve la volonté de guérir la dualité « par le semblable », par un amour clos sur lui-même. Comment comprendre alors qu'un fruit de cette famille contaminée soit sain ? Le petit n'est d'ailleurs que la continuation de la dualité, que la perpétuation de la fêlure. Il a déjà des similitudes doubles, ressemblant à Pascal dans la carrure de la tête, à sa mère par le menton ou la bouche ; il concentre aussi « les autres, [...] les terribles ascendants » (Zola, 2004 : 509) que Clotilde, angoissée, cherche à retrouver en lui. Mais elle se calme, « elle ne pouvait pas ne pas espérer, tellement son cœur était gonflé de l'éternelle espérance ». La phrase, à travers ses méandres négatifs, trahit une tautologie qui n'explique pas pourquoi, comment on peut encore espérer avec tout ce que l'on sait de l'humanité. La vie continue quand même à créer, « au risque de faire des monstres [...] puisque, malgré les malades et les fous qu'elle crée, elle ne se lasse pas de créer, avec l'espoir sans doute que les bien portants et les sages viendront un jour » (Zola, 2004 : 510). Nous retrouvons ici le « malgré tout » qui sous-tend l'espoir zolien d'une rédemption par la création – naturelle, mais aussi littéraire bien sûr.

En choisissant de croire à la vie, les héros abandonnent le terrain de la science rationnelle (qui ne démontre que la permanence de la dégénérescence) au profit d'un mysticisme laïc, d'une foi vitaliste, ce dont témoigne la présence du registre religieux à la fin de l'œuvre. Clotilde prie « à l'enfant inconnu, comme au dieu inconnu ». Mais cet être est promis à une destinée bien ambiguë, car il sera peut-être le messie « politique » qui referra la République encore renaissante en 1874, « à moins qu'il ne fût l'Antéchrist, le démon dévastateur » (Zola, 2004 : 511). Ainsi, sous l'optimisme forcené se décèlent les signes d'un être déjà duel. Pascal s'avoue d'ailleurs qu'il ne souhaite finalement que se perpétuer soi-même : cet enfant rédempteur « allait être, qu'importait ce qu'il serait ! pourvu qu'il fût la continuation, la vie léguée et perpétuée, l'autre soi-même » (Zola, 2004 : 434). Il ne s'agit donc plus, finalement, de créer un être nouveau et pur, mais de s'engendrer soi-même, de perpétuer l'impureté originelle, cette tare duelle qui affecte toute la famille et qui touche, *malgré tout*, Pascal.

## Le cas Pascal

Le savant qui veut étudier les lois de l'hérédité se doit d'en être lui-même exempt : Morel affirme qu'il est « sorti triomphant de la lutte » (Morel, 1857 : XVII) contre son milieu et l'hérédité, ce qui légitime son entreprise médicale. De même Pascal, pour pouvoir étudier les tares de sa famille, doit se représenter lui-même comme n'en souffrant pas, ce qu'il accomplit au moyen du concept de l'innéité – « cette combinaison chimique qui fait que deux corps mis en présence peuvent constituer un nouveau corps, totalement différent de ceux dont il est le produit » (Zola, 2004 : 88). Déjà dans *La Fortune des Rougon*, le narrateur affirme que le médecin « paraissait ne pas appartenir à la famille. C'était un des cas fréquents qui font mentir les lois de l'hérédité. [...] Rien au moral ni au physique ne rappelait les Rougon chez Pascal ». Félicité comprend d'ailleurs déjà son étrangeté : « Mais d'où sors-tu ? lui disait-elle parfois. Tu n'es pas à nous » (Zola, 1981 : 97). Le reniement est repris plusieurs fois dans le dernier roman du cycle : « c'est de cela que je me plains, il n'en est pas, il n'a pas voulu en être, de la famille » (Zola, 2004 : 59)<sup>1</sup>. Pascal affirme son innéité pendant la scène de l'orage. Tandis qu'il dicte la fiche généalogique de Clotilde de manière vacillante, sur son propre cas « cette fois, il n'eut pas une hésitation, il cria : « Oh ! moi, à quoi bon parler de moi ? Je n'en suis pas, de la famille ! » [...] Et c'était chez lui un cri de soulagement, une sorte de joie involontaire » (Zola, 2004 : 210). C'est une allégresse pour Pascal de se croire exempt de l'hérédité familiale, décidément trop lourde.

Toutefois, Félicité n'aurait-elle pas raison ? Pascal serait-il différent, non pas parce que la nature l'aurait inventé *ex nihilo*, mais plutôt parce que lui-même *n'a pas voulu en être*, de la famille ? Quelques éléments laissent en effet pointer la possibilité que l'innéité de Pascal ne soit pas si innovante qu'il le laisse entendre. Le médecin « se croyait indemne des tares physiologiques de sa famille » (Zola, 2004 : 178). Il se *croit* indemne, mais ne l'est pas forcément, laisse entendre le narrateur. En outre, du fait de son acharnement à l'étude, Martine dit à Clotilde : « Vous savez qu'il est toujours enfermé là-haut, comme un loup... » (Zola, 2004 : 84). Or la comparaison au loup détermine tout au long de *La Fortune des Rougon* Adélaïde et sa portée, dont l'amour pour le contrebandier Macquart est encore qualifié « d'amour de louve » dans le dernier roman, de même que le vieil oncle est dit « vivre comme un loup » (Zola, 2004 : 137, 330). Pascal est donc malgré lui rattaché à sa famille, au moyen d'une comparaison récurrente unissant les Rougon-Macquart à leur souche commune.

---

<sup>1</sup> Cet écart comportemental est renforcé par la volonté de Pascal de s'écarter aussi géographiquement de la société de Plassans : c'est pourquoi il achète la Souléiade, puisque « son désir était se mettre à l'écart » (Zola, 2004 : 80).



La théorie de l'innéité est d'ailleurs bien modalisée lors de son exposition : « elle était l'être nouveau, ou qui paraît tel, et chez qui se confondent les caractères physiques et moraux des parents, sans que rien d'eux semble s'y retrouver » (Zola, 2004 : 88). Voilà l'innovation de la nature nuancée : c'est *apparemment* un être nouveau. Félicité est donc peut-être la plus lucide sur le cas de Pascal : « Eh bien, pourquoi Pascal, qui aurait pu marcher sur leurs traces à tous, vit-il obstinément dans son trou, en vieil original à demi fêlé ? » (Zola, 2004 : 59). Le médecin est à *demi fêlé* : il est donc lui aussi essentiellement une dualité, subissant la tare familiale – ce trou psychologique dans lequel il va naufrager. Et la fêlure est associée chez Zola de manière récurrente à l'hérédité. Gilles Deleuze remarque que « l'hérédité n'est pas ce qui passe par la fêlure, elle est la fêlure elle-même : la cassure ou le trou, imperceptibles » (Deleuze, 1969 : 373). Ce n'est pas à travers ce trou psychique, cette rupture de la pensée, que s'engouffre l'hérédité ; mais cette fêlure est l'hérédité même, ne transmettant autre chose qu'elle-même. Une crevasse cérébrale est ainsi léguée, vague, indéfinissable, qui va aliéner l'individu.

Le docteur, à la « solidité vigoureuse » pendant la première moitié du livre, vit une crise conséquente à la mort d'un patient et aux attaques successives de ses proches visant à détruire ses papiers. A la vigilance de savant succède ensuite l'obsession. Auparavant il pensait découvrir Martine ou Clotilde en train de remuer dans son armoire ; dorénavant, il croit surprendre « l'ennemi derrière son dos » : « je ne veux pas que des ennemis restent près de moi ! je ne veux pas qu'on reste près de moi, à me rendre fou » (Zola, 2004 : 218, 222). La persécution devient impersonnelle par l'indéfinition des persécuteurs, puis elle s'intériorise quand il essaie de trouver en lui-même cette folie que ses ancêtres lui ont sans doute transmise :

Lui qui, deux mois plus tôt, se vantait si triomphalement de n'en être pas, de la famille [...] aurait-il la douleur de voir la tare renaître en ses moelles, roulerait-il à l'épouvante de se sentir aux griffes du monstre héréditaire ? (Zola, 2004 : 228).

En cherchant en lui la fêlure, il perd l'acuité observatrice qu'il exerçait sur les autres, emporté par l'angoisse : « Et il s'analysait, épiait la moindre de ses sensations, pour en tirer des faits, sur lesquels il pût se juger. [...] Tout s'emmêlait, il arrivait à ne plus se reconnaître » (Zola, 2004 : 228). Alors qu'il se sentait lui-même surveillé auparavant par ses proches, Pascal s'épie maintenant lui-même. L'esprit se scinde ainsi en deux, lorsqu'il cherche ce que le parent a bien pu mettre de lui-même en nous : *l'aliénation* est l'autre en nous.

Toute l'étude sur l'hérédité se renverse alors dans cette crise : au lieu d'être le lieu de recherches fécondes sur les lois de l'humanité, elle « empoisonne » Pascal. Il n'arrive en effet pas à émettre un diagnostic, et « chaque soir, la conclusion était la même, le même glas sonnait dans son crâne : l'hérédité, l'effrayante hérédité, la peur de devenir fou » (Zola, 2004 : 229, 230). En ayant peur d'être fou Pascal le devient : la circularité est renforcée par le retour de la même idée fixe dans un cerveau creux et résonant, menaçant de se briser à cause « des craquements dans les

os du crâne qui lui faisaient croire, à chaque instant, que sa tête allait se fendre » (Zola, 2004 : 224).

Se rejoue alors la lecture de l'arbre généalogique - car de même que l'hérédité transmet toujours la tare de la dualité, de même le roman se construit autour de scènes doubles parsemées de variantes. Alors que dans le chapitre V il s'agit de « [reclasser] ensemble ces dossiers » à la lumière de trois bougies dans « un besoin de grande clarté » (Zola, 2004 : 183), dans la lecture suivante Clotilde se cache, et Pascal n'arrive même plus à voir, car « ses larmes lui brouillaient la vue ». Il est d'ailleurs « si absorbé, les regards si fixes » que le monde extérieur n'existe même plus (Zola, 2004 : 231). L'épithète « absorbé » se trouvait déjà dans la première scène, pour caractériser le médecin : « Et lui, maintenant, restait absorbé, les yeux toujours sur l'arbre, dans le besoin de juger équitablement sur l'œuvre » (Zola, 2004 : 188). Mais tandis que la première fois Pascal est un poète observateur encensant la vie à partir des dossiers qu'il contemple, dans la deuxième scène il est un Rougon qui cherche désespérément à se classer au sein de sa famille. Il narrait au moyen des métaphores les dossiers à Clotilde ; désormais, sa parole est un « balbutiement indistinct », les phrases ne sont plus que des « lambeaux » traduisant la déchirement de la pensée. Il interroge des dossiers qui se personnifient et lui échappent : « Et le galop continuait, ils se dressaient tous, ils passaient tous d'un train de tempête. Les dossiers s'animaient, s'incarnaient, se bouscuaient, en un piétinement d'humanité souffrante » (Zola, 2004 : 232). Si auparavant ses questionnements étaient pour la plupart retransmis par le narrateur au style indirect libre, dans cette scène désespérée, le cri de Pascal est au discours direct ; son halètement est mimé par les points de suspension, les interrogations et les exclamations exprimées en triolets implacables : « Est-ce toi ?... Est-ce toi ?... Est-ce toi ?... [...] Qui me dira, qui me dira, qui me dira ?... [...] Un fou ! qui est-ce qui a dit un fou ? Ils le disent tous, un fou, un fou, un fou ! » (Zola, 2004 : 232-233). La seule réponse que Pascal obtient de tous est donc la constatation de la folie. Cherchant à inscrire son cas dans un schème préconçu, le médecin se heurte finalement à l'inutilité des nosographies : tout n'est que folie.

Mais Pascal ne ressemble à personne parce qu'il ressemble à tous les siens, parce qu'il est le rassemblement, un composé de ce double originel des Rougon-Macquart qu'il a tant étudié. En effet, une fois calmée son angoisse par les piqûres et l'amour de Clotilde, Pascal apprend que son cœur est malade. Et il pense de suite « que lui aussi, à son tour, payait son hérédité, que la sclérose, cette sorte de dégénérescence, était sa part de misère physiologique, le legs inévitable de sa terrible ascendance » (Zola, 2004 : 427). Si Pascal était d'abord effrayé par l'hérédité, construisant le mythe de l'innéité autour de sa personne, il reconnaît lucidement, au bord de la mort, son appartenance à la famille.

Et il n'en tremblait plus, il ne s'en irritait plus, de cette hérédité manifeste, fatale et nécessaire sans doute [...]. Les monstres seuls poussaient à l'écart. Et être de sa famille, mon Dieu ! cela finissait par lui paraître aussi bon, aussi beau que d'être d'une autre, car toutes ne se ressemblaient pas, l'humanité n'était-elle pas identique partout, avec la même somme de bien et de mal ? (Zola, 2004 : 427).

Se résigner à être de sa famille, c'est accepter d'être homme – et qui plus est duel, porteur de cette brèche par laquelle s'échappe la raison.

La crise de Pascal est accidentelle, due à un surmenage : « il ne devait y avoir eu là que de l'épuisement nerveux » (Zola, 2004 : 241). Mais cet épisode contingent n'écarte pas pour autant la fêlure qui hante, aussi, le médecin. Car dès le début de sa relation avec Clotilde, il est pris d'une *folie du don*. Son amour incestueux pour sa nièce le « rend fou » (Zola, 2004 : 271) : il est « emporté par cette véritable folie du don, incapable de résister au besoin d'acheter l'objet, dès que l'idée l'avait pris de le lui donner » (Zola, 2004 : 286). De même qu'un Macquart cède à l'ivrognerie, de même le médecin est aliéné par ce besoin d'offrir des cadeaux, de se donner à l'*autre* – qu'il porte pourtant en soi, puisque Clotilde est du même sang que lui. C'est finalement cette passion qui tue Pascal, conjuguée (ou identifiée) à cette « maladie du cœur dont il souffrait [et qui] devait dater d'assez loin déjà, beaucoup de surmenage, une part certaine d'hérédité, enfin toute sa passion dernière ; et le pauvre cœur s'était brisé » (Zola, 2004 : 464). L'amour le tue, comme d'autres sont morts de tares héréditaires comme l'hémophilie ou l'ataxie : c'est la *folie* du don qui le lie au reste de sa famille.

Dans le dernier roman des *Rougon-Macquart*, l'instance médicale se met donc à délirer, remettant en question l'ascèse scientifique exigée pour atteindre la connaissance. La folie révèle l'opposition entre science et vie :

Certaines nuits, il arrivait à maudire la science, qu'il accusait de lui avoir pris le meilleur de sa virilité. Il s'était laissé dévorer par le travail, qui lui avait mangé le cerveau, mangé le cœur, mangé les muscles. De toute cette passion solitaire, il n'était né que des livres, du papier noirci que le vent emporterait sans doute (Zola, 2004 : 250-251).

Capable de n'enfanter *que* des livres, Pascal s'aliène : il n'y a pas de *procréation*. Même l'élaboration d'un savoir échoue, car coupé des impératifs du corps. Cette défaite de l'étude, en 1893, implique de repenser alors l'ambition scientifique qui a été celle de l'auteur. Parce que Pascal est un double de l'écrivain : lui-même narre la famille à Clotilde, et l'écrit dans ces dossiers qui sont une mise en abîme des romans du cycle. Et quand le médecin fait face à la persécution de ses écrits par sa mère, le narrateur affirme : « C'était enfin la guerre ouverte, le savant qui voit les siens se tourner contre sa pensée et la menacer de destruction. Il n'est point de pire tourment, avoir la trahison chez soi, autour de soi, être traqué, dépossédé, anéanti, par ceux que vous aimez et qui vous aiment » (Zola, 2004 : 73). L'énallage du pronom évoque une expérience commune tant au héros qu'au narrateur – et qu'à l'écrivain.

Dans ce devenir fou de l'instance à la fois médicale et narrative vacille l'optimisme positiviste qui a été celui du roman expérimental dans les années 1880.

Zola se fait sceptique face à l'inconnu. Dans le dernier roman des *Rougon-Macquart*, la science se contamine de mythe, de mystère quasi religieux. « Chaque matin, quand [Pascal] se remettait au travail, il ne se croyait plus qu'un écolier qui épelle, qui cherche la vérité toujours, à mesure qu'elle recule »<sup>2</sup> (Zola, 2004 : 428). Résigné, il confesse à son amante que « peut-être tout est-il bien » (Zola, 2004 : 306). Ce n'est donc pas la victoire de la science sur la croyance ou l'inverse, mais l'assimilation des deux et l'admission finalement que cette expérimentation que Zola avait voulu globale possède ses limites : « Oui, dit Pascal, tâcher de tout connaître, et surtout ne pas perdre la tête avec ce qu'on ne connaît pas, ce qu'on ne connaîtra sans doute jamais » (Zola, 2004 : 73).

*Tâchons* de ne pas devenir fou avec tout ce que nous ignorons ; mais il faut « tout dire » (Zola, 2004 : 164). Car saisir la vie passe par la parole, par le chant précisément de son insaisissabilité : c'est ce dont témoignent les grandes scènes où Pascal *raconte* l'arbre de vie, où il *décrit* précisément sa mort. La folie du héros montre en définitive que l'existence *doit* être menée avec folie, avec la « folie du don » de soi dans la science, dans l'amour. Et cette passion trouve son meilleur symbole dans l'« oiseau bleu ». Pascal aura en effet la face bleue dans la mort, avec son bec de « petit oiseau » (Zola, 2004 : 456) : l'image vient ainsi poser un voile de tendresse sur la face cadavérique, comme si la mort était une chose aussi simple que mystérieuse, aussi admise qu'incomprise. Mais c'est également un « oiseau bleu » qui amène le corsage de fiancée à Clotilde (Zola, 2004 : 268), incarnation justement de cette folie d'amour où la nièce se *donne* à l'oncle : « Prends-moi donc, puisque je me donne ! » lui crie-t-elle (Zola, 2004 : 271). La volupté et la mort participent d'un même mystère volatile venu d'on ne sait où ; et si la fêlure héréditaire demeure inconnue, au centre de l'œuvre bat *malgré tout* l'espoir déposé dans une vie embrassée – et narrée – passionnément, dans son envol.

En définitive, si *Le Docteur Pascal* est censé tirer les conclusions de toute l'expérimentation naturelle de Zola sur une famille sous le Second Empire, aucun bilan n'est en revanche professé. Les théories de Pascal, double du narrateur zolien, racontent la reproduction des êtres sous le régime du semblable. Chaque individu reçoit de ses parents son potentiel génétique, dans un terrain qui s'appauvrit au fur et à mesure des générations, suivant le concept de dégénérescence. L'homme est ainsi divisé par la double origine génétique. Cette dualité s'incarne dans la crise du héros, dans l'angoisse de finir à l'asile des Tulettes. Si Pascal, dans le dédoublement de sa personnalité, n'a pas la lucidité de tirer les conclusions de sa névrose, sa « schizophrénie » nous révèle toutefois sa vision du monde. Soumis à une conscience double, hanté par l'autre, Pascal élabore une théorie sur l'hérédité affirmant

---

<sup>2</sup> Métaphore de l'entreprise scientifique, la combustion de l'oncle Macquart prouve que tout s'en va en fumée finalement : épistémologiquement, la théorie de l'hérédité reste inconnue.

le clonage, la reproduction mimétique des êtres, où le bon et le mauvais se combinent. A cette répartition génétique instaurant un être humain déchiré répond la structure même du roman, elle-même mimétique : peuplé de doubles, de scènes qui se répètent, l'univers romanesque du *Docteur Pascal* est placé sous la loi du semblable, du retour de la tare vitale. C'est pourquoi l'enfant à venir pourra être un messie ou l'esprit malin, et transmettra encore et toujours cette scission.

Toutefois, si la vie est renaissance du même, si le roman est construit autour de reflets, ce n'est pas dans le retour exact du même que s'effectue le cycle. Le monde n'est pas figé ; il évolue cycliquement, certes, mais dans une direction. La construction s'inscrit dans une variation, dont le thème initial est bien le retour de la ressemblance dans la dualité. Or les êtres changent, par le milieu qui les sauve ou achève de les dégrader. Et par l'amour. La dualité déchire certes les personnages et les pousse à des crises d'angoisses ; mais l'amour tâche, par la réunion de deux êtres scindés, de retrouver une union originelle qui dépasse la double branche familiale des Rougon-Macquart. L'« idylle heureuse » (Zola, 2004 : 276) et atemporelle de Pascal et Clotilde incarne un don de soi qui, dans l'ivresse de la possession, remonte aux origines du monde. Pascal peut dire à son amante qu'elle est « [son] autre pensée », à qui il a « donné un peu de [son] cœur et de [son] cerveau » (Zola, 2004 : 71), parce que l'amante devient un autre soi-même dont l'éloignement entraîne la mort.

Aimer c'est donc se dédoubler, mais pour remonter au-delà de la névrose, dans le temps mythique où l'arbre n'était pas encore divisé en deux branches, avant une chute fatale. « C'est donc d'une époque aussi lointaine que date l'implantation dans les êtres humains de cet amour, celui qui rassemble les parties de notre antique nature, celui qui de deux êtres tente de n'en faire qu'un seul, pour guérir la nature humaine » (Platon, 2004 : 117). L'amour est le remède à la maladie de la dualité transmise par les lois de l'hérédité, car celles-ci sont alors dépassées : les amants retrouvent l'union dans le fruit de leurs étreintes, l'enfant.

A travers la passion de Pascal et Clotilde sont également réunis deux thèmes qui se jouaient en contrepoint : ceux de la raison et de l'irrationnel, du mysticisme et de la science. La science seule est trop réductrice et ne peut englober la vie sans cesse en mouvement. Toutes les méthodes de régénération médicale sont inutiles : « le monde se sauve à chaque heure par l'amour ». Aimer excède la raison et aliène l'individu, par la perte du moi dans l'autre. Telle est la folie du don. « Elle-même ne raisonnait plus, se donnait aussi » (Zola, 2004 : 307). C'est ainsi seulement que l'on peut « [tâcher] de n'être point trop malheureux » (Zola, 2004 : 400), au milieu de ces plaies ouvertes par la fatalité de l'hérédité.

**RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

- Cabanès, J.-L., (1991) *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*. Paris, Klincksieck.
- Deleuze, G., (1969) "Zola et la fêlure" in *Logique du sens*. Paris, Minuit, Coll. Critique.
- Gauchet, M., & G. Swain, (1980) *La pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution démocratique*. Paris, Gallimard.
- Lucas, P., (1847) *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux, avec l'application méthodique des lois de la procréation au traitement général des affections dont elle participe. Ouvrage où la question est considérée dans ses rapports avec les lois primordiales, les théories de la génération, les causes déterminantes de la sexualité, les modifications acquises de la nature originelle des êtres, et les diverses formes de névropathie et d'aliénation mentale*. Paris, J. B. Baillière.
- Morel, B. A., (1857) *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés malades ; accompagné d'un atlas de XII planches*. Paris, J. B. Baillière.
- Oswald, Th., (2001) "Un remède contre le mal du siècle : *Le Docteur Pascal* ou l'évangélisme thérapeutique selon Zola" in *Les Cahiers naturalistes*. N°75, pp. 121-138.
- Platon, (2004) *Le Banquet*. Édition L. Brisson, Paris, GF Flammarion.
- Zola, É., (1967) *Les Rougon-Macquart : Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*. Tome 5, Paris, Gallimard, Coll. Bibliothèque de la pléiade.
- Zola, É., (1981) *La Fortune des Rougon*. Paris, Gallimard, Coll. Folio classique.
- Zola, É., (2004) *Le Docteur Pascal*. Paris, Le Livre de Poche.
- Zola, É., (2006) *Le Roman expérimental*. Paris, Gallimard, Coll. Folio classique.